

ABONNÉS



Sur notre site, les bandes annonces du « Heidi » de 1937, avec Shirley Temple, de celui d'Alain Gsponer, en 2015, de « Mad Heidi » et une vidéo « L'origine d'un mythe ».

ars



Avec l'arrivée du cinéma, des réalisateurs de tout poil s'approprient Heidi. La première irruption de la jeune bergère dans les salles obscures remonte à 1920 aux Etats-Unis, avec un film muet demeuré quasi inconnu. Mais c'est la version hollywoodienne de 1937 qui marque les esprits, avec l'enfant star Shirley Temple dans le rôle-titre.

Bien qu'il n'ait pas été tourné en terres helvétiques, ce long-métrage d'Allan Dwan contribue à faire de la Suisse un paradis alpestre dans l'imaginaire occidental. Il lisse complètement l'image de l'orpheline, en la dotant d'adorables boucles blondes et d'un dirndl, cette robe à corsage typique du Tyrol et de la Bavière. « Alors que Johanna Spyri décrit Heidi comme un petit punk, avec des cheveux en broussaille, Hollywood en fait une fillette modèle », relève Anita Hugli.

Il faut attendre le début des années 1950 pour qu'une production soit tournée en Suisse, par Luigi Comencini. D'innombrables moultures ont imprimé la pellicule depuis, comme celle du Zurichois Alain Gsponer en 2015, avec Bruno Ganz en grand-père bougon. En 2011, le cinéaste Markus Imboden affuble l'héroïne de cheveux bleus, et l'an passé, une parodie dystopique et sanglante ayant pour titre *Mad Heidi* voit la sauvageonne des montagnes, devenue jeune femme, libérer sa patrie du joug d'un magnat du fromage à coups de hallebarde. Finalement, on doit à trois maîtres de l'animation japonaise de proposer, à la télévision en 1974, l'incarnation la plus fidèle à l'esprit du roman. Réalisée par Isao Takahata, avec Hayao Miyazaki et Yoichi Kotabe au dessin (les deux premiers fondent le Studio Ghibli en 1985), *Heidi, la petite fille des Alpes* décline le récit en 52 épisodes et marque toute une génération. Souhaitant une histoire réaliste qui s'adresse au monde entier, la société de production envoie les artistes sur les traces de la protagoniste à Maienfeld.

Dans *Le cauchemar de Heidi*, Kotabe revient, plus de quatre décennies plus tard, sur le lieu de ces repérages. Il raconte combien « la lumière scintillante » et les paysages les ont inspirés, et comment, oubliant sa première idée de tresses, il s'est appuyé sur les illustrations de Martha Pfannenschmid pour coiffer la fillette d'une chevelure brune et courte, et lui faire des pommettes roses.

I.L.N.



La célèbre série d'animation japonaise. © DR.

moulinettes commerciales. Il faut dire que son image se prête à la récupération.

La Suisse a d'ailleurs participé à ce recyclage dans les années 1950, usant de ce personnage positif pour tenter de récupérer auprès d'autres nations un capital sympathie sérieusement entamé par son attitude problématique durant la Seconde Guerre mondiale...

I.L.N.



En 2010, la Poste suisse émet deux timbres-poste spéciaux pour commémorer le centenaire du funiculaire du Niesen et celui de la ligne alpine de la Bernina, dont un à l'effigie de Heidi. © DR.

« Tu pousses le bouchon un peu trop loin Maurice » : qu'est devenu le petit garçon de la pub ChocoSui's ?

Désormais âgé de 27 ans, Lucas Mongenie a tourné la page de la publicité et s'est installé au Luxembourg, où il est barman dans un palace.



LE FIGARO

ENTRETIEN
EMILIE PAUL

ChocoSui's, la mousse au chocolat au lait suisse de Nestlé, connaît son apogée en 2001 quand un garçonnet tient le rôle principal d'un spot devenu culte, notamment grâce à la phrase « Tu pousses le bouchon un peu trop loin Maurice ». Deux autres spots suivront en 2003.

Lucas Mongenie, comment vous êtes-vous retrouvé dans cette pub ?

C'était une idée de mon père. Quand j'étais petit, j'avais énormément de répartie. Il s'était dit que si je pouvais faire quelque chose dans la pub, ça m'aiderait dans l'avenir, et ça a été le cas. J'avais passé trois castings, avec toujours la réserve que ça me plaise et m'amuse. Au troisième, j'avais été pris pour une pub Skip où je disais au revoir à un ourson sale qui était dans une machine à laver. Ensuite, j'ai fait la pub Nestlé.

Quels souvenirs gardez-vous de la pub ChocoSui's ?

Je venais d'avoir 4 ans. Je le vivais comme un jeu, mais qui devient fatigant quand on doit le répéter un peu trop. Il y avait des adultes autour de moi qui étaient très attentifs à ce que je prenne les pauses que je voulais. J'ai encore les rushes de tournage, il faudrait que je les numérise : ils sont encore plus drôles que la pub. J'avais vraiment une liberté de ton par rapport aux adultes. Je me souviens avoir été assez libre sur le texte. Même si j'avais respecté celui du départ, j'ai entraîné quelques modifications, notamment le prénom du poisson.

C'est-à-dire ?

Au début, ils avaient décidé de l'appeler Maurice, ce qui était une très bonne idée. Mais le jour même, ils avaient voulu le changer ou essayer d'autres choses, ce que j'ai refusé. Je crois qu'ils voulaient lui donner le nom de mon meilleur ami de l'époque.

L'animateur de télé Thierry Ardisson révèle que le prénom Maurice avait été choisi parce que c'était celui du président du directeur de Publicis Groupe, Maurice Lévy. Le saviez-vous ?

Non, je ne le savais pas. C'est marrant !

Combien de temps avait duré le tournage ?

Une pub nécessitait une journée de six ou sept heures de tournage. Pour la deuxième et la troisième pub, il y avait eu pas mal de prises, car on avait pas mal galéré à retrouver le ton de liberté. J'étais un petit peu plus conscient des enjeux, du coup, un petit peu moins naturel. Donc on a dû faire une quarantaine de prises sur deux jours : ça a fait beaucoup de desserts au chocolat.

Savez-vous combien de desserts vous



« Mon père s'était dit que si je pouvais faire quelque chose dans la pub, ça m'aiderait dans l'avenir, et ça a été le cas », se souvient aujourd'hui la star de la promo pour le ChocoSui's. © LUCAS MONGENIE.

avez mangés ?

Je ne sais pas combien j'en ai mangé, car je ne mangeais pas les pots en entier, mais trop, c'est sûr. Aujourd'hui, je n'en mange pas, clairement !

Vous rappelez-vous combien vous avez été payé ?

Sur la première pub, je ne m'en souviens pas. Ça devait être le cachet standard de l'époque, ce qui équivaut à 400 euros aujourd'hui. Ensuite, il y a eu la deuxième et la troisième pub, où là, on avait signé un contrat plus avantageux. Au total, tout ce que j'ai fait jusqu'à mes 12 ans m'a permis de gagner 60.000 euros environ.

Pourquoi n'avez-vous pas poursuivi dans cette voie ?

On a refusé des dizaines et des dizaines de films. Avec mon père, on s'installait sur le lit et on lisait les scénarios, mais on recevait des horreurs, que des choses tristes ! Je me souviens d'un script en particulier, j'avais 5 ou 6 ans. Mon père arrive un peu tout excité, parce qu'un script lui rappelle *E.T.* C'était l'histoire d'un garçon et de son chien. Il commence à me raconter le début de l'histoire : je suis vachement enthousiaste, car si on accepte, je passe un été avec un chien. Mais au *midpoint*, le chien meurt. Le seul truc qu'on a fait qui était vraiment bien et marrant, c'est un court-métrage qui s'appelle *Boomer*, réalisé par Karim Adda, qui jouait Vince, l'employé du service courrier dans *Caméra Café* sur M6. Mon père, c'était Gilles Lellouche, ma mère, Marion Cotillard. Il y avait aussi Laurent Lafitte et Philippe Lellouche. C'est mon plus beau souvenir de tournage.

Vous avez également joué dans un épisode de *Commissaire Moulin*...

Oui, on avait tenté l'expérience, mais c'était aussi chiant que prévu.

Que s'est-il passé après ?

Je devenais un peu lourd par rapport aux autres enfants, parce que d'année en année, leur refrain ne changeait pas, sauf que moi, ça faisait déjà huit ans que je l'entendais. Donc on a fait savoir aux différences agences qu'on s'arrêtait là, et à mes 12 ans, on est parti au Luxembourg. Des années plus tard, grâce à l'argent des pubs, j'ai fait mes études à Paris.



Je suis allé à Henri IV, j'ai fait des études de philo et d'histoire de l'art. Tout se passait bien, mais je n'étais pas très heureux de ce que j'avais trouvé là-bas. J'y suis certainement allé avec un rêve suranné de grandes passions intellectuelles.

Qu'avez-vous fait ensuite ?

J'ai choisi de continuer en solo. J'ai donné des cours en privé pendant quelques années. Et en parallèle, je faisais « mes » études : j'ai appris tout ce que je pouvais. J'ai aussi voyagé. Ça a été mon escapade bohème. Après, j'ai eu envie de choses plus pratiques, donc je me suis rapproché de l'artisanat et des travaux manuels. J'ai fait de la construction, du jardinage, du nettoyage, de la comptabilité, du bar un peu le week-end. Pendant le confinement, j'ai créé un jardin potager pour l'Hôtel Lamy à Troisvierges au Luxembourg, qui avait un bar que j'ai repris.

Que faites-vous aujourd'hui ?

Depuis huit ou neuf mois, je suis *bartender* au bar Le 18 de l'hôtel Le Place d'Armes, un palace cinq étoiles au Luxembourg.

Je suis en train de leur créer un menu sur la peinture, la couleur, des cocktails qui vont être sur Picasso, Van Gogh, sur le bleu, le rouge... Prochainement, je vais participer à une grosse compétition : si je la gagne, je représenterai le Luxembourg pour le mondial. Et avec d'autres barman qui travaillent comme moi à partir de produits frais, qui pensent parfumerie, on vient de lancer Natural Drinkers, qui pousse à l'utilisation de produits et de procédés naturels dans la création de cocktails. En ce moment, on travaille sur un Amaro, un Campari à notre manière.

Vous reconnaît-on aujourd'hui dans la rue ou derrière votre bar ?

J'habite au Luxembourg et mes clients sont principalement des Américains, des Australiens et des Anglais. Mais certains Italiens me reconnaissent, car la pub a vraisemblablement été diffusée en Italie. Quand j'étais en France, ça m'arrivait de temps en temps. C'est devenu plus rare.

ABONNÉS



Sur notre site, la pub ChocoSui's, son making of et la bande annonce de « Boomer » avec Lucas Mongenie.